

Des marches exploratoires pour se réappropriier le territoire

Les femmes et les hommes ne sont pas égaux face à la ville. De Namur à Bruxelles, des groupes de femmes arpentent les parcs pour analyser l'espace public, s'y sentir mieux, légitimes, entendues. Ce sont les marches exploratoires faisant rimer relations, sensations et propositions.

C'est la fête du solstice d'été dans le Parc Elisabeth, à Koekelberg. Une fête réservée aux femmes. « *Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie autant à ma place dans un espace public de nuit* », témoigne Anna*. La soirée est organisée par Garance, une association qui travaille sur la question de l'accessibilité de l'espace public aux filles et aux femmes. En la matière, le constat est clair : selon plusieurs recherches, les filles désertent les parcs à partir de 10-13 ans. En cause ? Un cocktail de messages, allant du « *C'est dangereux pour les filles* » intégré dès la prime enfance, au « *Tu dois rester à la maison* » (alors que le frère ou le mari, lui, peut généralement sortir). Il y a aussi la crainte du primitif « *Madame, t'es bonne !* ». Bref, un mélange de contrôles, de frontières implicites, d'inquiétudes, d'attentes sociales genrées, et d'expériences d'agressions sexistes ou sexualisées. Et ce qui est valable pour les parcs l'est aussi pour les rues. Bien que les filles et les femmes soient très présentes dans la ville et les transports publics, elles s'y sentent davantage jugées et observées. Bien souvent, un sentiment d'insécurité les habite (*lire encadré*). Résultat, certaines adoptent des stratégies vestimentaires et d'évitement, allant jusqu'à adapter leur chemin pour rejoindre leur destination. Les déplacements et comportements des femmes et des hommes diffèrent dans l'espace public : « *Les hommes l'occupent, les femmes s'y occupent (des courses, des enfants)* », résume la socio-ethnographe Chris Blache. Leur territoire à elles, ce serait la maison.

Explorer pour diagnostiquer

Pour vaincre ce sentiment d'insécurité, et rendre aux femmes leur liberté et leur citoyenneté, Garance a organisé des marches exploratoires dans les rues et les parcs bruxellois, ainsi qu'à Namur. La marche exploratoire est un outil d'analyse de territoire qui est apparu dans les années 80, notamment à Toronto, avant de se répandre, de Vienne à Casablanca. Concrètement, il s'agit de balades guidées pour et par une poignée de femmes, qui vont analyser ensemble le quartier qu'elles fréquentent. « *C'est plus qu'une simple promenade, explique Laura Chaumont, en charge de ces projets chez Garance. Une méthodologie encadre la réflexion et les échanges des participantes afin qu'elles perçoivent leur quartier avec un regard nouveau, des sensations, qui leur permettent d'identifier ce qui leur semble être accessible, accueillant et sécurisant, ou pas.* »

Garance accompagne, mais ce sont les participantes elles-mêmes qui définissent le parcours. Chacune reçoit une mission : observer le sol ou la propreté, les personnes qui fréquentent les lieux, percevoir les odeurs, les bruits, les lumières et les ombres...

Il s'agit d'abord de ressentir et de s'interroger. Après quelques arrêts, les habitantes échangent leurs rôles. Les constats fusent, révélant les sentiments d'insécurité, au cœur de la démarche : « *Quelqu'un pourrait se cacher là pour nous attaquer, du coup moi je fais un détour* » ; « *Ici il n'y a pas assez de monde, et que des hommes* » ; « *Il y a tant de bruits que s'il y avait un problème on ne pourrait pas m'entendre* » ; « *Je ne viendrais jamais le soir* » ; « *Le terrain de pétanque n'est occupé que par des hommes* » ; « *Il n'y a pas de toilettes dans le parc, difficile d'y rester* » ; « *Il n'y a aucun panneau pour s'orienter* ».

Ensuite, Laura ou sa collègue les invitent à voyager dans le temps, à se projeter dans l'avenir. Chacune y va de sa proposition d'amélioration. A Namur, « *il faudrait réhabiliter les commerces pour que la galerie des Carmes soit moins déserte* », ou encore « *modifier l'éclairage à l'arrière de la gare* ». Au Parc Elisabeth, à Koekelberg, « *on pourrait programmer des heures où le terrain de sport est réservé aux femmes, et le rendre plus polyvalent* », ou « *orienter les bancs face à face et non plus vers le chemin, ça diminuerait le harcèlement* »...

Activités non-mixtes

Au final, la marche fera l'objet d'un rapport, un véritable diagnostic genré, avalisé par les participantes. A Namur, ce rapport a même été intégré dans les cahiers de charges des aménagements publics programmés par la ville, une première en Belgique ! « *C'est une démarche citoyenne. L'avis des femmes est souvent ignoré. Elles sont moins présentes aux réunions de concertation, soit parce qu'elles sont davantage occupées aux tâches ménagères, soit parce qu'elles s'y sentent moins légitimes. Des études montrent aussi qu'elles sont moins écoutées que les hommes, plus souvent interrompues*, souligne Laura Chaumont. *La dynamique de groupe est importante. Parler avec des femmes qui vivent la même chose - ou pas - leur redonne du pouvoir, de la confiance, elles se sentent moins seules. Elles partagent aussi leurs solutions et leurs astuces.* »

C'est également pour cette raison que Garance est attachée à la non mixité des groupes : « *On constate que dès qu'il y a un homme, certaines femmes vont adapter leur discours. Par ailleurs, souvent, il va se sentir indirectement visé et va vouloir se justifier ou trouver des explications, avec le risque de dévaloriser le ressenti exprimé par la femme. Il est difficile de mélanger les réalités de vie.* »

Outre le patriarcat, certaines femmes font l'objet de dominations multiples. Pour s'en prémunir, Garance tente de

territoire

arpentent les rues et les
ires. Une méthodologie



Photo: Johanne Verboeckhaven

sonder des groupes particuliers, en partenariat avec le tissu associatif local : femmes migrantes, travailleuses du sexe, gardiennes de parc...

L'association féministe organise aussi des activités ludiques, comme un match de foot en mai dernier, au parc Bonnevie, à Bruxelles. Sur le bord du terrain une fillette de 8 ans dit à une amie : « Allez, viens, si ce n'est que des filles, on y va. » Elles se sont retrouvées à 25 !

Dès le printemps, l'association va répéter ces activités non-mixtes, à l'image de ce qui s'est fait à Vienne, où le genre est intégré aux politiques publiques depuis des décennies. Là-bas, pendant six mois, une heure par jour, le terrain de foot a été réservé exclusivement aux filles. Petit à petit elles se sont réapproprié l'espace. Après un semestre, hommes et femmes jouaient ensemble. « On va tenter la même expérience. L'objectif, n'est pas de séparer les sexes, mais pour que les femmes se sentent légitimes elles doivent oser prendre leur place, explique Laura. La non-mixité est une première étape efficace. »

Les demandes sont de plus en plus nombreuses. Garance souhaiterait d'ailleurs lancer une formation de gardien-ne-s et concepteurs-trices de parcs bruxellois afin de les aider à déconstruire les stéréotypes de genre et à intervenir de façon non sexiste. Dans l'espoir que, progressivement, les parcs et les villes soient aussi pensés par et pour les femmes, pour des habitantes plus ancrées dans un territoire qui est aussi le leur.

Christophe Dubois

*prénom d'emprunt

Contact : Garance - 02 216 61 16 - www.garance.be



Photo: Johanne Verboeckhaven

Insécurité réelle ou ressentie ?

La ville est-elle plus dangereuse pour les femmes ? Faux ! Statistiquement, les hommes seraient même davantage victimes d'agressions dans l'espace public. Et pourtant, les filles s'y sentent trois fois plus en insécurité. Comment l'expliquer ? Tout d'abord, les statistiques d'agressions ne prennent pas en compte le harcèlement de rue (pour lequel plainte est très rarement déposée), ni des usages différenciés de l'espace public selon les sexes. En outre, comme le rappelle Laura Chaumont, « il y a un mythe autour des dangers, pour une femme, d'être dans l'espace public. Dès leur enfance, on dit aux filles que c'est dangereux, alors que l'espace où les femmes subissent le plus de violences est l'espace privé. »

Divers facteurs peuvent améliorer ce sentiment : est-ce que je peux voir et être vue ? Puis-je anticiper où je vais ? L'insécurité ressentie varie aussi fortement en fonction du contrôle social et de la fréquentation des lieux. Là où l'espace public est caractérisé par une mixité sociale et de genre, ce sentiment subjectif d'insécurité est moins fort. Inversément, on constate un cercle vicieux : les femmes n'osent pas aller dans certains lieux car, dans ces lieux, il n'y a pas de femmes.

Enfin, il ne s'agirait pas de renforcer le stéréotype de la femme peureuse et de l'homme agresseur potentiel ou mâle conquérant. De nombreux hommes ont aussi peur en rue, développent des stratégies d'évitement. Le pari que fait Garance est que ce qui bénéficiera aux femmes profitera finalement à tous.



Noms peut-être

A Bruxelles, seuls 4% des plaques de rue portent un nom de femme. C'est en partant de ce constat que le collectif Noms peut-être a décidé de les recouvrir des noms de grandes figures féminines. Ainsi, en novembre dernier, le temps d'un soir, la place Poelaert est devenue la place Simone Veil, icône de la lutte pour les droits des femmes, décédée en juin dernier. La démarche permet de sensibiliser à l'invisibilité des femmes dans l'espace public et dans l'histoire, et de donner des modèles positifs aux Bruxellois-es. « Ici on aide les femmes à prendre leur place, pas physiquement mais symboliquement », explique Pauline, co-fondatrice du collectif.

Plus d'infos : <https://nomspeutetre.wordpress.com>